Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 53

Artikel: La manière de se chauffer
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-186644

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dix-neuvième année. N° 53 Samedi 31 Décembre 1881.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :	On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin	PRIX DES ANNONCES :
SUISSE : un an . . . . 4 fr. 50 six mois. . . 2 fr. 50 ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20	MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.	La ligne ou son espace, 15 c. — Pour l'étranger, 20 cent.

Dernière causerie de l'année.

Quand les abonnés du *Conteur* recevront ce numéro, l'année 1881 sera au bout de sa course et achèvera sa trois cent soixante-cinquième étape, après avoir parcouru dans l'espace quelque chose comme cent soixante-huit millions de lieues, nombre trois fois plus grand que celui des heures qui se sont écoulées depuis la création du monde, selon les Ecritures.

Un prophète de malheur avait annoncé que le *Conteur* cesserait de paraître dans le courant du mois de novembre. La fin du monde était arrivée. Le moment fut pénible pour nous. Nous fussions morts tranquillement, s'il était décidé que nous devions mourir; mais que notre petite feuille, qui ne fait de mal à personne, sombrât dans le cataclisme universel, cela ne se comprenait pas.

Tous les faux prophètes se reconnaissent à ceci, c'est qu'ils annoncent toujours des choses effroyables. Cette pensée nous a soutenu, et la fin du monde, Dieu merci, n'est pas arrivée, ni celle du *Conteur* non plus.

La terre a vu, cette année, six comètes à l'œil nu; aucune d'elles ne l'a abordée; la plus rapprochée de nous était d'ailleurs à la distance respectable de trente-cinq millions de lieues au moins. Tous ces astres échevelés se sont éloignés, poursuivant dans l'espace leur course mystérieuse.

Notre savant professeur, M. Forel, a été seul à nous tenir en haleine jusqu'au dernier jour, par les tremblements de terre dont il s'est fait le secrétaire.

Le *Conteur* pourra donc saluer l'aurore du 1er janvier 1882 et apporter à ses lecteurs et ses lectrices fidèles nos souhaits de nouvelle année et nos remerciements les plus sincères.

Nous avons dit que notre modeste petite feuille ne faisait de mal à personne. Nous continuerons à suivre ce simple et bon chemin, qui n'est bordé d'aucune ronce et d'aucune épine. Nous chercherons des fleurs en passant et nous les grouperons en bouquet pour ceux qui veulent bien nous accompagner; notre plus grand plaisir est celui-là, et notre plus grand souci est de ne rencontrer que des fleurs fanées et des rameaux flétris.

Nous continuerons à ne jamais nous occuper de la vie privée de nos concitoyens. S'il nous arrive parfois de n'avoir rien d'intéressant à dire en dehors des affaires d'autrui, nous demandons qu'on nous pardonne: nous préférons être ennuyeux que méchants.

Nous ne ferons pas de politique. La politique, c'est de l'égoïsme en gros, pour son propre compte et pour le compte de ses amis. Elle rend intolérant, donne beaucoup de bile et n'est pas amusante du tout. La politique, de plus, divise en fractions ennemies la grande famille vaudoise; ce n'est pas l'affaire du *Conteur vaudois ;* fidèle à son titre, il restera vaudois et restera conteur.

Nous ferons notre possible pour être amusants et gais, et simple toujours; nous dirons comme Musset:

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Nous n'aurons pas la prétention d'offrir à nos amis du Champagne ou du Château-Lafitte; nous ne leur offrirons pas non plus des vins frelatés; nous nous en tiendrons à ce bon petit blanc vaudois que buvaient nos grands-pères, et que boiront à leur tour, nous l'espérons, nos petits-enfants, en l'accompagnant, alors comme aujourd'hui, de quelques-uns de ces bons contes en patois du pays.

C'est ainsi, lectrices et lecteurs, de la ville, de la plaine et de la montagne, que le *Conteur* porte, sur le seuil de l'année qui s'ouvre, un toast à votre bonheur à venir et à celui de la Patrie.

Que le ciel veille sur vous tous et vous protège!

Qu'il garde nos champs de la grêle et nos pampres du phylloxera; qu'il donne aux gens mariés la paix du ménage, aux garçons des épouses modèles, aux vieilles filles de jeunes maris; qu'il rende les journalistes moins acerbes, les enfants plus dociles, les femmes moins bavardes, les hommes plus polis; qu'il donne à chacun enfin de l'esprit et du cœur.

Que Dieu couvre nos campagnes de riches moissons, nos coteaux de grappes dorées et nos jardins de fleurs; que chaque buisson ait son chant d'oiseau; que chaque ruche regorge de miel; qu'il mette sur chaque lèvre de femme un éternel sourire.

Voilà une faible partie des vœux que forme pour vous, lecteurs et lectrices fidèles,

La Rédaction du Conteur vaudois.

La manière de se chauffer.

L'hiver fait rapprocher du feu. C'est auprès de lui que naissent les causeries les plus charmantes

et les plus intimes. Il réchauffe le cœur en même temps que le corps. N'est-il pas un lambeau du soleil qui nous éclaire et de l'amour qui nous anime ? Parler de lui n'est donc point hors de saison ni hors de mode, puisque le monde entier lui doit son origine. Sous le nom de *Vesta*, il eut ses prêtresses et ses adorateurs ; Athènes lui éleva des temples, et les Persans s'inclinèrent devant ses flammes.

Chaque pays a une manière différente de se chauffer :

L'Angleterre préfère la houille — âtre noir où s'illuminent de gros morceaux de jais, feu satanique... mais commercial.

L'Allemagne adopte le poêle — feu de coke ou de bois enfermé. Beaucoup de chaleur sans flammes, une prison où se cache l'élément qui charme, qui brille ; — ce n'est plus du feu, c'est du chauffage.

La Russie a aussi des poêles, mais ils ont la forme poétique d'orgues à tuyaux. C'est une étrange mélodie, en effet, que ce feu qui roule et gronde, de concert avec les tourbillons de vent et de neige !

La Roumanie brûle le bois de ses forêts dévastées dans ses poêles immenses.

L'Orient se sert du charbon de bois dans le *mangal* de cuivre : bassin ou vase guilloché, posé sur de grands plateaux, auprès desquels s'accroupissent les frileuses du harem. Elles y allument leur cigarette et y brûlent leurs parfums. C'est tout à la fois un feu de rêveuses et une cassolette.

L'Espagne et l'Italie ont le *brasero*. — Grand vase à pied, frère aîné du mangal, et oriental comme lui — on y brûle des noyaux d'olives, combustible économique qui ne réchauffe qu'au pays du soleil.

En France et en Suisse, on aime le feu de bois, flambant et réjouissant la cheminée où s'étalent les bibelots qui valent un Pérou, — foyer rappelant les ruines rougies d'une ville incendiée, — le regard s'y perd involontairement, et la pensée évoque de ce brasier étincelant tout un peuple de fantômes éphémères.

Lo novieint et lo campin.

Lè pourrès dzeins, dein cé bas mondo,
N'ont pas adé, vo z'ein repondo,
Dè quiet fére à lâo fantasi,
Kâ sein lo sou, l'est molési
D'adé sè bin garni la panse;
Et cé que n'a pas prâo pedance
Trâovè lè z'utis bin pésants,
Surtot quand 'na beinda d'einfants
Lâi démandont dè la vicaille ;
Faut dâo butin po la marmaille !
Et n'est pas tot dè lè nuri :
L'est faut cutsi, lè faut veti.
Passe onco s'on a bon coradzo,
Santé, bon brés et dé l'ovradzo;
Mâ quand s'ein vint la maladi,
L'est ma fâi 'na rude pedi.
Kâ la pourrètâ, la misère
Mînè soveint pè lo chalvaire.
Po que çosse n'arrevâi pas,
Sè faut âidi, sè faut amâ ;
N'étrè ni tsaropès, ni lârès,
Mâ vivrè coumeint dâi bons frârès;
Bailli, s'on est dein lo bounheu,
A clliâo qu'ont fauta', et pi d'ailleu
Faut que tsacon sâi serviablio
Avoué son pe pourro seimbliablio.
Enfin, por ti faut étrè bon
Et l'âodrà coumeint lo diton :

Quand tsacon s'âidè
Nion ne sè crâivè !

Et ora, po vo cein provâ,
Accutâ cein que vé contâ :

On novieint, on dzo dè fâire,
Po gagni, son medzi, son bâire,
Etâi chetâ vai 'na mâison
Yô veindâi po trâi crutzès ion
Dè clliâo grands paquiets d'allumettès.
L'étâi solet. Min dè bouébettès,
Ni dè tsin po lo poâi menâ
Decé, delé, sein s'einbonmâ.
L'étâi z'u sè mettre à 'na pliace
Yô pas on âma, quiet que fasse,
Ne lo poivè férè gâgni.
Derrâi lo banc d'on cordagni,
Coudessâi criâ la pratiqua.
Mâ nion ne vayâi sa boutiqua;
Et à trâi z'hâorès dâo tantou
N'avâi pas veindu por on sou ;
Assebin ye sè lameintâvè
Et crâo mafion bin que pliorâvè
Quand bin l'avâi lè ge fondu ;
C'est que sè créyâi dza perdu,
Quand tot d'on coup cheint on vesin,
On pourro diablio dè campin,
Que lâi tapè dessus l'épaula
Ein lâi faseint : « On bet dè chaula,
Se vo plié ! kâ n'ein pu pas mé ;

Et por mè, y'é bio vairè bé,
Y'é dâi tsancrès dè crouïès gueliès
Que ne vont pas sein lè béqueliès,
Et lè dzeins m'ont dza tant bussâ
Que ma fâi y'é rebedoulâ,
Que sus asse coffo qu'on pîgno,
Et l'est po cein que faut que vîgno
Mé reduire on bocon vers vo
Po pas crévâ coumeint on bot,
Lè dzeins ont petita concheince,
Mè refusont ti ; mâ pâcheince !
Lo bon Dieu mè vâo pas laissi
Et se lè dzeins n'ont pas pedi
Quand lâo démando ma pedance,
Tant pis ! faut vivrè d'espérance. »
— « Bravo ! repond lo novieint,
Ao mein, vouâiquie 'na brava dzein,
Mè fâ tant pliési dè vo z'oûrè. »
— « N'ia pas ! dit l'autro, no faut dzoûrè
Dein l'état iô Dieu no z'a met;
Mâ lâi peinso : Restâ solet,
Cein ne vaut rein. Alleint einseimblie !
A no dou, vâi ma fâi, mè semblie
Que no vollieint no z'ein terî ;
Y'é dâi bons ge, vo dâi bons pî,
Portâ-mè ! vo vu prâo conduirè
Et petout què dè sè destruirè
Quand l'est qu'on est dein lo malheu,
Pregneint coradzo ! lo bounheu
N'est pas adé cein qu'on crâi l'étrè,
Et clliâo que sont dein lo bin-étrè
L'ont onna crâi que faut portâ.
Dieu vâo pas no z'abandenâ.
Volliâi-vo avoué mè vo djeindrè,
Et à dou, ne vollieint prâo veindrè ? »
— « Tot lo drâi, tot lo drâi, l'ami ! »
Et vouaiquie mè gaillâ parti.